

Le maître des mots

Le poète, en ce temps-là,
Versait des mots sur son champ d'ardoise.
Ça coulait de source, puisqu'il était poète.
Comme un laboureur, il cultive sa toise,
Creuse le sillon de la terre qu'il émiette.
À la force d'un animal de trait,
Sème à tout vent des mots bien gras,
Dans son champ, de ses yeux distraits.
Elle promettait d'être généreuse et offrira
Des mots qui laissent une graine qui germe,
Dont les tiges de la plante sont inermes¹.

Il est le maître des mots, de nos cahiers d'école,
Où l'on regarde par la fenêtre passer les saisons,
Des cours de récré où le temps s'étirole,
L'esprit vagabonde à en perdre la raison.
C'est l'horloge que l'on avance, quand le maître n'est pas là,
Des papiers que l'on chiffonne et que l'on s'envoie,
Montés sur les chaises, aux cris de joie.
Sur nos chemins d'hier, c'est l'enfance qui s'en va.
Sur nos pupitres, dans nos cartables, en classe,
On en oublie les heures qui passent.

Il est le poète, le maître des mots,
Celui qui jongle sous le chapiteau
Avec les clowns et ces visages d'enfants,
Les yeux rieurs, ils applaudissent gaiement.
De ses mots rebelles qui s'envolent sur la piste
Où les gosses s'agitent, face à ce pianiste,
Dont les notes se transforment en espoir,

¹ Se dit d'un texte ou d'un écrivain inoffensif ou de plantes sans aiguillon ni épines.

En jeux de mots, en pluie dans la mémoire.
Sous le ciel bleu, on perçoit la couleur des mots
Qui rend heureux, même les plus sots.

Il est le poète, le maître des mots
Bien qu'ils les dépensent dans les tripots,
Parmi les joueurs de dominos.
Il est le poète, le maître des mots.

Septembre

Bercé par le soleil déclinant,
Septembre lutte aux froids caressants
Qu'un léger souffle de flocons blancs
Cajole la terre en un instant.
D'un mot d'amour seulement,
Septembre lutte aux froids persistants,
L'été s'en est allé à la dérive d'un torrent,
Aux nuages qui défilent grisonnants,
Chargés de pluie et de coups de vent.
L'érable a sa feuille couleur sang,
Septembre a mal de son temps.
Le reflet d'un ciel orangé drape le soir naissant,
Tandis que pleure chaque matin un laps mourant.
Septembre pleure le jour agonisant,
La forêt s'incendie des feuilles rouillant,
La terre gémit de ses pas lents
Comme cette vieille fille aux cheveux blancs.
Que je ne t'y prenne plus, septembre, petit chenapan !

Le temps qui passe

Une photo jaunie dans un cadre en bois,
Sur le meuble du salon, à côté de l'horloge,
On oublie le temps qui passe en buvant du chocolat,
Comme l'ardoise que l'on efface ou qu'on interroge.
C'était pourtant hier, figée dans ma mémoire,
Cette photo-souvenir que l'on suit à la trace.
Mes yeux te voient à peine, la myopie a fait place,
Si je chausse ces lunettes, c'est pour mieux te voir.
C'est triste à dire, ce n'est pas grand-chose,
Nos excursions partent vers d'autres proses,
D'autres chemins, aux fenêtres closes,
Bercés par des vents, caressés d'embruns,
Les perles de pluie se sont mises à danser,
L'allumeur de réverbères suit son chagrin,
Le livreur de lait se baguenaude sur le pavé.
Mes Dinky Toys et Norev ont changé depuis,
Les miennes à présent font beaucoup plus de bruit.
De la Jordanie à Tahiti,
J'ai brûlé ma vie.
Devant cette bûche de bois que l'on pose sur les chenets,
Que le feu exulte ses flammes par paquets,
Rêver encore au coin du feu,
C'est ce qui me reste de mieux.

Bouteille à la mer

Les mouettes babillaient au-dessus des vagues,
Les crabes gambadaient cachés par des algues,
Une bouteille coincée là clapotait sur les rochers,
Bercée par la houle sur les pierres trébuchait.
Une bouteille à la mer échouée en solitaire,
Un parchemin enfermé dans sa prison de verre
S'embellissait d'une robe verte, d'un épais manteau
Que sa migration avait rejeté des eaux.
Elle flottait là, comme une épave,
Meurtrie par les caresses en tout hâte
Au son des ondes se brisant sur les pierres,
Aux piaillements des mouettes qui flottaient dans les airs.
Elle gémissait de son cœur las,
Qu'une âme éprise ne la ramasse,
Encore un jour qui trépassé.
La bouteille promenant ses rêves un peu fugaces,
Racinant à l'ombre, coiffée du goémon à marée basse,
Avec son flûtiau monotonique d'un appel hâbleur,
Elle cherche, en vain, la main du sauveur.
Lançant des SOS, s'abîmant contre les courants d'air,
Comme un vieux loup, elle a traversé toutes les mers,
Transportant sa richesse comme un lourd fardeau
Rythmé aux pas lents d'un bois mort ballotté par les flots.
Quelques gamins à la recherche d'un trésor,
La bouteille chantait à tue-tête son confiteor,
Ramassant çà et là quelques magots,
Dans un cri de joie, le trophée à la main,
Ils se sont mis à lire le parchemin,
Ne comprenant pas un traître mot,
La bouteille subit un funeste destin.
Froissé et déchiré, le message retourna dans les flots.